



Lorsqu'on a un peu d'esprit d'observation et qu'on jette les yeux sur ce qui se passe tous les jours au milieu de nous, on est porté à croire que dans le siècle où nous vivons, la société civile, loin de marcher dans la voie du progrès et de s'adjindre des membres aptes à la relever, se fait hausser aux yeux des philosophes modernes, ne fait que donner prise aux critiques du jour.

En effet, si l'on examine soigneusement et si l'on considère les hommes qui, à l'heure actuelle, ont le plus de prestige dans l'opinion publique et ceux qui le plus souvent imposent leur volonté, nous trouvons presque invariablement ceux qu'on est convenu d'appeler "parvenus."

Entendons-nous.

J'admire un homme qui, à son entrée dans le monde, n'avait d'autre bien que ses deux bras et son énergie et qui, après avoir peiné pendant plusieurs années, est arrivé à se créer un boursicot rondelet, tout en conservant la même bonne nature, la même simplicité et la même horreur de l'affectation qu'il avait à son début. Cet homme là mérite l'admiration générale et il se rendra toujours digne de l'estime qui lui sera donnée.

Mais, par contre, j'ai tout le mépris et toute l'ironie possibles pour ceux qui, ayant croisé le Pactole sur leur route, ont la prétention de croire qu'il suffit d'avoir de l'argent pour avoir de l'esprit, de l'intelligence, une conversation académique et pouvoir se servir à propos des mots inusités du plus bel idiome du monde. Ceux-là, je les appelle *parvenus* et je les poursuis et les poursuivrai toujours de mon sarcasme toutes les fois que l'occasion se présentera.

Est-il rien de plus assommant que d'avoir à écouter discourir un homme de cette catégorie sur un sujet qu'il ne connaît pas, qu'il ne connaîtra jamais ? Est-il rien de plus massacrant de le voir employer des grands mots qu'il torture, qu'il éclope ? Est-il rien de plus abracadabrante d'être témoin de la pose héroï-comique qu'il prend, la tête penchée d'un côté, grimaçant chaque fois que le mot ne vient pas ou qu'il sort difficilement ? Est-il rien de plus choquant pour l'oreille que d'entendre cette voix traînarde, prétentieuse, regorgeant de fatuité et de suffisance ?

Au seul aspect d'un individu de cet acabit, on ne peut s'empêcher de faire de la bile du plus beau jaune et on peste ouvertement contre ceux qui s'évertuent à faire force courbettes et entrechats et à pantominer ridiculeusement autour de cette *ivraie* qui croît avec une luxuriante rapidité et envahit effrayamment vite toutes les couches de la société civile d'aujourd'hui.

Il est vraiment alarmant de voir cette classe d'hommes insipides arriver à des positions sociales relativement élevées, et cela par le canal de ceux qui révolutionnent autour d'eux comme les satellites autour du soleil.

Ont-ils sous la main (les parvenus) une arme pour faire sentir leur puissance à leurs inférieurs qu'ils ne manquent pas d'y avoir recours. Ils imposent leur cruelle et humiliante volonté aux pauvres diables qui ne peuvent pas lutter avec eux pour des raisons majeures. Sont-ils quelque peu contrariés par un de ces pauvres nécessiteux qu'ils le poursuivent de leur rancune jusqu'à ce qu'ils aient réduit à la mendicité cet homme qui n'a d'autre crime sur la conscience qu'un peu de mépris pour l'invulnérable parvenu.

Dans leurs relations avec leurs quelques amis d'occasion, ils sont d'une bêtise pommée et d'un entêtement qui tient du mulet. Ils abordent sans

froncer toutes les questions, même les plus délicates. Ils nous font bailler à nous en désarticuler les mâchoires par leurs fades dissertations. L'ignorance, doublée d'une certaine prétention de tout connaître, domine chez eux. C'est bien là ce qui me tombe le plus sur les nerfs et me fait détester ce parasite—je ne me dédis pas—de la haute classe de la société.

Voici, en peu de mots et dans un cadre aussi rétréci que possible, le portrait de ce personnage détestable qui fait mine de vouloir s'enraciner parmi nous et qui n'est ni plus ni moins qu'une véritable plaie sociale.

* *

Je suis un des heureux mortels qui a en sa possession un exemplaire du *Dictionnaire du langage des nombres* de M. G. de Boucherville.

Je le dois à la gracieuseté d'un ami qui m'a prévenu contre les excès en m'adressant le billet suivant avec son envoi :

Mon cher Raoul,

Je t'envoie pour tes *étrennes* un exemplaire d'un nouveau dictionnaire. Par exemple, ne vas pas le lire tout d'un trait, ni même le lire pendant une heure sans te reposer, car je te prédis que tu deviendras fou. C'est pis que l'absinthe suisse.

D. McD****

J'ai suivi on ne peut mieux le conseil de mon ami.

Avant de vous en dire plus long, je vais vous faire la description de ce volume : Presque aussi large que long, imprimé sur papier inférieur et épais d'environ un pouce et demi, tel est, à vol d'oiseau, l'apparence du livre en question.

Ce n'est pas un dictionnaire de la langue arabe, ni de la langue chinoise, ce n'est pas non plus celui d'une langue morte, mais bien le dictionnaire d'une langue qui veut vivre : c'est celui d'un volapük quelconque. On veut en faire une langue universelle, comme si Dieu n'avait voulu la confusion des langues que pour rire, histoire de faire une surprise aux constructeurs de la tour de Babel.

On nous dit que c'est une bonne aubaine pour ceux qui sont dans le commerce et qu'ils pourront écrire leur correspondance dans un langage unique... qui est le langage numérique. Mais je crois qu'il y a assez de mots baroques dans les expressions employées par la classe commerciale.

A tout prendre, l'auteur de ce travail a beaucoup de mérite, mais malheureusement j'ai bien peur que l'utilité de son œuvre ne soit pas *universellement* reconnue.

* *

Connaissez-vous tous les titres honorifiques du prince de Galles ? Eh bien ! je vais vous les énumérer :

Le duc de Galles est comte de Chester, duc de Cornwall, haut-steward d'Ecosse, duc de Rothesay, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew et lord des Iles.

Raoul Renoult

REVUE GENERALE

L'annexion du Canada aux Etats-Unis.—M. F. Tujague.—Mort de l'ex impératrice du Brésil.—M. James Myers et sa machine à voter.

Nous avons toujours été, pour des raisons que nous croyons bonnes, contre l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Et nous avons toujours dit que, si un changement politique devenait nécessaire en ce pays-ci, ce serait du côté de l'indépendance que les Canadiens devraient faire tous leurs efforts. L'indépendance seule, répétons-le, améliorera la position présente du Canada.

Nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir reproduire quelques paragraphes d'une lettre d'un Français distingué de la Louisiane, M. F. Tujague, si avantageusement connu ici, lettre dans laquelle l'auteur s'efforce de faire voir les grands désavantages d'une union plus étroite entre les deux pays voisins. Voici ces extraits :

"Votre langue ? dit-il en s'adressant aux Canadiens-français, pendant les premières années qui suivront l'annexion, vos fils, pour vous complaire, la parleront peut-être encore sous vos toits, mais non dans la rue ; d'ailleurs, bientôt, ils n'aimeront plus à l'écrire. Mais à vos petits-fils, pour se donner bon genre, ils ne voudront plus ni l'écrire ni la parler ; et pour comble d'humiliation, vous verrez les Américains des classes supérieures, tenter pour l'ap-

prendre, les plus louables efforts. Ce phénomène, à l'heure qu'il est, fait notre étonnement en Louisiane.

"Votre religion ? Elle ne sera nullement persécutée, soyez sans crainte. Les Américains, en hommes avisés, s'abstiendront d'avoir recours à ce moyen de lui recruter des adhérents. Mais, ne vous y trompez pas, votre religion, au point de vue politique, constitue une cause d'infériorité. Dans les fonctions publiques, elle sera par la suite, un sérieux obstacle à votre avancement. Il est bien vrai que la constitution fédérale ne dit nulle part qu'un catholique ne sera jamais l'hôte de la Maison-Blanche ; mais qu'a-t-on besoin de texte écrit quand la loi est gravée dans l'âme même des populations ? Peut-on admettre que ce peuple, qui est protestant dans la proportion de dix à un, et de plus, profondément attaché à son culte, condescende à hisser au fauteuil présidentiel un catholique ? Pense-t-on que cette race anglo-saxonne, qui n'admet point d'égalité, se donne volontairement par le suffrage universel, un chef de race latine ? L'histoire n'aurait donc plus ses enseignements, et la nature des hommes aurait abdiqué tous les instincts qu'on lui connaît ! . . .

"On l'a déjà dit, mais on ne saurait trop le répéter ; au point de vue de vos aspirations françaises, au lieu de deux millions d'adversaires avec lesquels vous êtes actuellement aux prises, vous en aurez soixante et quelques millions à combattre. Ce sera là le plus clair de vos profits. Malgré votre héroïsme, vous croyez-vous de taille à lutter, avec votre petite armée de quinze à dix-huit cent mille congénaires, contre cette avalanche humaine ?

Et M. Tujague ajoute en terminant : "L'indépendance, soit ; l'annexion, jamais."

Vive l'indépendance !

* * L'ex-impératrice du Brésil vient de mourir à Oporto (Portugal), d'une maladie dont elle souffrait depuis longtemps, mais qui n'est devenue sérieuse que ces jours derniers. Elle devait même partir pour la France, avec son époux, lorsque ses médecins, craignant les fatigues du voyage, lui conseillèrent de ne pas partir.

Comme elle avait pris un peu de mieux le matin même du jour qu'elle est morte, Dom Pedro l'avait laissée pour faire une visite au musée de la ville. C'est là que le consul brésilien, dépêché en toute hâte auprès de lui, est venu lui apprendre la nouvelle de la rechute de l'impératrice. Le soir que l'empereur arriva à son hôtel, l'impératrice était déjà morte.

Cette mort a vivement affecté Dom Pedro, car il aimait tendrement son épouse ; aussi a-t-il dit, que cette mort lui causait un plus vif regret que la perte de sa couronne.

Thérèse-Christine-Marie de Bourbon était née en Italie, le 14 mars 1822. Son père, François Ier, roi des Deux-Siciles, la maria, le 30 mai 1843, à Dom Pedro. De ce mariage sont nées deux filles dont l'une Isabelle-Christine-Léopoldine-Augusta (née le 29 juillet 1846) a épousé le prince Louis-Philippe d'Orléans, comte d'Eu. La princesse Isabelle est mère de deux enfants : Pierre, né le 15 octobre 1875 ; Louis-Philippe, né le 26 janvier 1878.

* * M. James Myers doit demander, à la prochaine session du congrès des Etats-Unis, d'adopter, pour les élections, la nouvelle *machine* à voter dont il est l'inventeur. Avec cet appareil, la votation est très simplifiée, et de plus on ne se sert pas de bulletin.

"Cette invention qui porte le nom d'*American voting machine*, dit un journal, consiste en une boîte ou cabane de cinq pieds carrés par sept pieds de haut. Cette boîte divisée à la partie supérieure par une feuille d'acier d'un quart de pouce d'épaisseur, donnant un compartiment de un pied par cinq pieds, destiné à contenir le mécanisme de la machine, et laissant un autre compartiment, appelé chambre des voteurs, de quatre pieds par cinq pieds. A un bout de ce compartiment, sont deux portes placées l'une à côté de l'autre, pour l'entrée et la sortie. Instruit par les affiches placées à l'entrée du bureau de votation, le voteur, en entrant, trouve, parallèle à la division supérieure, trois rangées de six boutons chacune. Entre ces boutons sont les noms des candidats, écrits sur de petites cartes, et en tête de ces rangées, on voit les différentes dénominations des partis : républicain, démocrate, prohibitionniste. On n'a qu'à pousser sur ce bouton, pour donner le vote qui peut renverser l'un ou l'autre parti au pouvoir.

"Les candidats des différents partis à même charge, sont inscrits sur une même ligne horizontale ; de sorte que le voteur qui pèse sur le bouton, arrête en même temps, le fonctionnement des autres. Comme on le voit, c'est très simple. Le voteur entre dans la chambre de votation où est la boîte, pèse sur le bouton correspondant au nom qui lui plaît ; le mécanisme de la boîte mis en fonction, ajoute un vote de plus, par chiffre, au nom du candidat, et tout est dit. Puis, lorsque le bureau de votation est fermé, l'officier ouvre la boîte et, immédiatement, apparaît le nombre exact des votes donnés à chaque candidat."

G. A. Dumont

Moyen pour attendre en une heure les jambons les plus durs et les plus coriaces.—Essayez votre jambon, enveloppez-le dans la terre qui ne soit ni sèche ni trop humide, de manière qu'il soit recouvert d'environ deux pieds de terre, au bout d'une heure, il sera très tendre, sans avoir rien perdu de sa fermeté.